

à Québec.

Québec, le 25 Avril 1876.

Ambassade de France
auprès de
S. M. Britannique.

M^o 17.

Détails sur la Colonie
française de Montréal.

Monsieur le Marquis,

Je crois devoir rendre compte à
V^{re} Excellence d'un incident qui
s'est produit, parmi la population
française de Montréal, pendant mon
dernier séjour dans cette ville, et qui,
sans offrir par lui-même aucune gravité,
mérite cependant de figurer, comme
symptôme, dans les circonstances que nous
traversons.

Dans plusieurs de mes dépêches, sous le timbre de la Direction des Fonds, j'ai fait part au Département de mes efforts pour organiser une Société —

Son Excellence

Monsieur le Marquis d'Harcourt

Mr. J. W. Thompson

d'assistance mutuelle entre les Français
résidant au Canada. En abordant cette
tâche, mon but n'était pas seulement de
soulager quelques infortunes; je me
proposais surtout de créer entre nos
nationaux un lien de fraternité,
susceptible de fortifier en eux
l'attachement à la terre natale. J'espérais
aussi, je l'avoue, par cette création,
susciter chez eux un sentiment d'ordre
et de discipline morale, dont l'absence
est pour nous, vis-à-vis de la population
et des autorités indigènes, une source
d'embarras.

Grâce au concours des sympathies
canadiennes, un heureux succès a
couronné ces efforts. Des offrandes
nombreuses ont constitué à Québec
un fonds de secours. Des succursales
ont été fondées à Trois-Rivières,
Ottawa, et se ramifieront bientôt, je
l'espère, dans toutes les villes de
quelque importance. Mais c'est à
Montréal, sous les auspices et par les

soins de M^r Perrault, notre Vice-Consul, que les résultats ont été les plus immédiats et les plus brillants.

Dès le mois de Décembre, les secours, dans cette ville, avaient atteint le chiffre de 1.200 dollars (plus de 6.000 francs). Des fourneaux économiques donnaient du bouillon et de la viande à plus de cent familles françaises, dont les chefs étaient sans ouvrage. Cette initiative de M^r Perrault est venue très à point pour nous et pour les autorités locales; car les français nécessaires forment à Montréal un groupe nombreux et turbulent, dont les aptitudes révolutionnaires sont incontestables. On les trouve en force dans toutes les manifestations populaires. Plusieurs fois, ils se sont portés à l'Hôtel de Ville, assistés par les mauvaises-têtes des faubourgs pour demander impérieusement du travail. M^r Perrault m'assure que plus d'un millier d'entre eux sont d'anciens officiers ou soldats de la —

Commune, ayant quitté Paris et la France pour se soustraire aux —
Conseils de Guerre.

Dans les premiers jours d'Avril, j'ai dû me rendre à Montréal, pour régler avec un constructeur de cette ville, la réception de deux Goëlettes, en construction dans ses ateliers pour notre service maritime. Prévenu de ma visite, le bureau de la Société Française avait eu la pensée de me fêter en famille et de m'adresser au nom de tous nos compatriotes, un —
témoignage sympathique, justifié, j'ose le croire, par les bienfaits de l'œuvre dont j'ai été l'organisateur. Des résolutions furent passées dans le Comité pour —
cette réception. Mais à peine ce vote fut-il connu, qu'une excitation —
singulière se manifesta dans certaine fraction de notre groupe national. Des orateurs circulèrent, déclarant que le moment était venu de faire une —
démonstration imposante et de —

revendiquer hautement un Droit trop méconnu, celui du rapatriement. —

Suivant ces messieurs, les Français émigrés au Canada n'avaient trouvé dans ce pays que déceptions, souffrances intolérables, salaires dérisoires. Depuis longtemps, leur unique désir était de retourner en France; mais l'expression de ce vœu ne rencontrait au Consulat de Québec que tiédeur, attermoiements formalistes ou même réponses négatives. Puisque le Consul venait à Montréal, et que la société française voulait lui faire une réception, des délégués — profiteraient de la circonstance pour se faire les interprètes du vœu populaire et lui demander un rapatriement collectif.

À l'appui de cette motion, les vétérans de la Commune invoquaient l'opportunité politique, représentaient l'amnistie comme un droit désormais acquis, et proposaient qu'on demandât au Gouvernement de la République, l'envoi d'un navire spécial

pour réintégrer en France les exilés, —
victimes des persécutions réactionnaires, si
mieux il n'aimait utiliser dans ce but
les deux goëlettes en construction à —
Montréal, chez M^{rs} Cantin.

Ces propos, ces dispositions, inquiétèrent
à bon droit le Comité de bienfaisance.

Il vit que la réunion allait changer
de caractère, qu'un débat irritant, —
peut-être un conflit, remplacerait la
fête de famille. Devant cette perspective,
il jugea toute manifestation imprudente,
et le projet de réception fut abandonné.
Le Président et le Secrétaire vinrent
m'exprimer leurs regrets. Je crois —
inutile d'ajouter que j'approuvai leur
circonspection. D'après les rapports qui
m'ont été faits, les principaux instigateurs
de ces menées inconvenantes sont —
justement ceux qui, pendant l'hiver, ont
le plus bénéficié des fourneaux économiques.
Nourris par la Société de Bienfaisance,
ils savent que je suis l'initiateur de
cette œuvre, et ce sont eux qui m'accusent

de négliger leurs intérêts, de les laisser
languir dans la misère et dans l'abandon,
parce que je n'ai pas une flotte à ma
disposition, pour les ramener dans la
mère-patrie. Si du moins, leurs
mauvais procédés et leur ingratitude
ne s'adressaient qu'à moi seul, j'en
prendrais bien aisément mon parti. Ce
qui me préoccupe et m'attriste, à notre
point de vue national, ce sont les
plaintes qu'ils provoquent par leurs
tendances anarchiques et leur fanatisme
antireligieux, parmi les classes les plus
respectables.

Votre Excellence sait que la
population Canadienne est profondément
catholique, et que l'influence du Clergé
Romain sur elle est prépondérante.
Cette autorité n'a rien de blessant, ni
de tyrannique, puisqu'elle s'exerce
exclusivement sur les consciences et
qu'elle respecte les cultes dissidents. Un
étranger n'a donc pas besoin de la
braver ouvertement, pour s'en affranchir,

puisqu'il peut pratiquer l'irreligion à domicile, sans être troublé par personne. Mais nos émigrants et nos réfugiés n'ont pas trouvé cette liberté suffisante, ils ont froissé les croyances avec une — sorte d'ostentation, raillant publiquement les cérémonies et les pratiques religieuses. Plusieurs, déployant un zèle de — missionnaires, ont fait des lectures — publiques sur le "cléricalisme", — "l'influence des prêtres", "le joug du confessionnal", lectures très réussies — comme diatribes, et dont l'impression ne s'effacera pas de longtemps. Mais le principal grief des Canadiens contre notre immigration française, c'est l'adhésion et l'appui qu'un groupe nombreux de nos compatriotes donne à la propagande d'un prêtre renégat, le père Chiniqui.

Le père Chiniqui est un novateur qui semble avoir pris le Chanoine Dollinger et le père Hyacinthe pour modèles, avec cette nuance, que sa polémique procède par invectives et

par grossièretés. Des prédications, ou
ce qu'on décore de ce nom, sont un
tissu d'attaques triviales contre les
dogmes, la discipline et la morale
catholiques. Le scandale est son élément,
pour l'atteindre, il se jette dans de
vraies saturnales antireligieuses. On
l'a vu célébrer la messe, suivant
tous les rites sacramentels, fouler aux
pieds les hosties, puis invoquer ce
sacrilège devant "ses fidèles" comme
une preuve contre le sacrement de
l'eucharistie. Il est triste de penser
que ce misérable est subventionné
par une association intitulée "Ligue
protestante", pour recruter des sectateurs
parmi la population catholique. Ces
conversions sont ensuite célébrées dans
les journaux anglais comme autant de
triomphes pour l'Evangile et la liberté
de penser. C'est au Canada la
violence des haines religieuses. Armé de
cette force, le père Chiniqui a compris
bien vite le parti qu'il pouvait tirer

des réfugiés français, groupe aussi besogneux
qu'hostile à l'Eglise Romaine. Sous ses
auspices, s'est formée une Société d'assistance,
dite française protestante, sans aucun
lien avec la nôtre et poursuivant un but
anti-catholique. Ses émissaires sont allés
chez nos compatriotes porter de l'argent
ou des secours en nature et recruter des
adhésions à la nouvelle secte. Alors des
hommes connus pour leur irréligion et
faisant parade d'athéisme, se sont
changés tout-à-coup en néophytes fervents,
assidus aux offices et aux instructions
du Réformateur. Plusieurs, sous sa
dictée, ont écrit à l'évêque de Montréal
des lettres insolentes reproduites dans le
"Witness", moniteur officiel du
Chiniquisme, pour informer le monde
que, touchés par la grâce divine, ils
abjuraient les erreurs du Catholicisme.
Indignes comédies, où l'impiété vénale
semble insulter à la fois toutes les religions!

Il m'est pénible de les signaler à
Votre Excellence, mais je ne puis —

passer sous silence des faits si publics et
si compromettants pour notre dignité
nationale. L'effet en est d'autant plus
malheureux, que les Canadiens sont
restés français de cœur et que les
scandales causés par notre colonie
française, troublent chez eux le
culte de l'ancienne patrie.

Veuillez agréer les assurances
de la respectueuse considération
avec laquelle j'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Marquis,
de Votre Excellence,
le très-humble et très-
obéissant serviteur.

A Lévis